

**Douze sales
gueules**

nouvelles inédites

Guillaume Sire

**CALMANN
LEVY**

Guillaume Sire

DOUZE SALES GUEULES

nouvelles

LOGO CALMANN-LEVY

© Guillaume Sire, 2020
Diffusé par Calmann-Lévy, 2020, pour la présente édition
numérique
EAN XXXXXXXXXXXXXXX

« Ces jours-là, au sortir tourbillonnant des bistrots de Chatelus, Saint-Goussaud, Mourioux, il s'affalait pour la nuit au hasard d'une grange, dans les gerbes dociles, et se parlait à lui-même longuement dans le noir avec des rires d'orgueil, des décrets et des emportements, jusqu'à ce que les enfants du village à pas louches vinsent et, lui jetant en pleine face un seau d'eau ou dans sa chemise l'éclair froid d'un orvet, emportassent sa royauté fragile, éparpillée, dans des rires qui s'enfuient. »

Pierre Michon,
Vies minuscules, 1984

Contrairement à ceux qui souffrent en ce moment parce qu'ils sont séparés de leurs enfants, de leurs époux, de leurs parents ou de leurs amants, j'ai la chance d'être confiné depuis six semaines avec les êtres humains que j'aime et admire le plus au monde. Ce n'est pas non plus une existence idéale, parce qu'en réalité ce n'est pas une existence du tout. Et pour cause : en temps normal, dans la vie, celle que le coronavirus menace, on finit toujours par rencontrer des salopards. Cette vie me manque. Les âmes cassées me manquent. Pour exister dans ma tanière, il me faudrait un petit bâtard boutiquier, une donneuse, un moralisateur, un paresseux violent, un chanteur de variété, un prof de techno, un cycliste obséquieux, une dinde raciste, un flic, un zadiste hystérique. En fait, j'aimerais être confiné avec le monde entier. C'est pourquoi je tenais à offrir ces douze portraits à ceux qui comme moi auraient besoin ces temps-ci de croiser un sale type et de le prendre dans leurs bras.

LA FOLLE AUX CHATS

Tous ceux qui ont habité à Toulouse le quartier des Carmes dans les années quatre-vingt-dix se souviennent de ses robes mauves et des nodosités de chair à ses doigts. La folle aux chats hantait l'escalier de la Garonnette avec ses douze compagnons noirs toujours dans les pattes.

Elle leur avait donné des noms de crimes : Pyromane, Assassin, Voleur... Je me souviens surtout de Pédophile. Je me réveillais la nuit en entendant hurler sous ma fenêtre : « Pédophile ! Pédophile ! »

Elle disséminait dans les rues alentour des miettes de sardine et des quignons trempés dans le vinaigre et le jus d'oignon. Parfois, elle versait dix litres de lait suri dans le caniveau du pont de Tounis.

Au cimetière de Terre Cabade, j'ai trouvé sa tombe. Je m'y suis assis un instant, pris d'une mélancolie aigre et hypocrite. Mais soudain je me suis levé et enfui, terrifié, parce qu'à l'intérieur, je le jure, un chat avait miaulé.

PIERRICK

Pierrick travaille la nuit. Il récupère des demi-vaches dans un entrepôt frigorifique, au nord du pays, qu'il apporte dans un entrepôt, exactement le même, au sud du pays. Onze heures de route : le ballet grandiose des anges rouges et la vague d'ombre des collines, déferlant dans une pesanteur ouatée, inexorable — le néant. Après avoir déchargé la marchandise, Pierrick dort à l'hôtel près d'un supermarché. La nuit suivante, il remonte le camion vide, puis dort chez lui, dans une piaule qu'il loue et n'a jamais décorée. Puis le manège recommence.

Quand il pleut sur l'autoroute, en pleine nuit, avec les essuie-glaces fouettant devant ses phares les myriades d'embruns mortels, Pierrick a la certitude d'être à la barre d'une caravelle au large du Cap Horn.

Il prend sa pause en général sur une aire d'autoroute réservée aux poids lourds et réputée pour sa concentration de prostituées. Il demande à voir Cynthia, dont ce n'est pas le vrai prénom. Il est fidèle à Cynthia, même si on ne peut pas tout à fait parler de fidélité dans ces cas-là. Si elle est occupée, alors il repart, tant pis, inutile d'attendre, il la verra le lendemain. Cynthia est arrivée en France sur une barque à moteur avec cent-cinquante Maliens qui, comme elle, ne savaient pas nager. Elle exige que Pierrick enfile deux préservatifs l'un sur l'autre et elle refuse, même pour un bifton supplémentaire, de l'embrasser avec la langue.

Parfois elle lui demande de lui montrer la viande. Quand il marche avec elle au milieu des carcasses froides, sous la lumière blanche de la remorque frigorifique, Pierrick a l'impression de se promener avec sa fiancée à New York, au milieu des gratte-ciel. Il se dit que pour une Africaine qui a failli mourir de faim, toute cette viande, c'est comme si on lui montrait à lui la réserve d'or de l'Amérique.

S'il a le temps, il fait une deuxième halte sur une aire d'autoroute qui celle-là est toujours déserte. Elle se trouve sur un haut plateau d'où on peut identifier les constellations. Pierrick ouvre la remorque et sans allumer la lumière décroche les demi-vaches. Il construit une cabane dans le camion avec les carcasses, et se glisse à l'intérieur. Pendant quelques secondes, il se sent immortel. Puis il raccroche les carcasses et essaye de penser à Cynthia en regardant les étoiles, mais il se dit qu'il n'est peut-être pas assez romantique — il aurait dû proposer un deuxième bifton — et finalement il reprend la route.

ROSE

Rose, la maîtresse des CE2, est sous le préau. A cet endroit, l'odeur de pipi sucré est difficile à supporter, mais à un autre endroit ce serait une autre odeur : vomi à la carotte, transpiration... Les enfants s'amuse. Ils jouent à trap-trap en attendant que leurs parents viennent les chercher.

Rose sourit.

Une bagarre éclate. C'est Jules et Adam. Heureusement, Ingrid, la surveillante, les sépare. Rose doit tenir encore quinze minutes, puis elle rentrera chez elle. Enfin.

Alors elle sourit.

Un homme vient la voir. Il lui dit que c'est la meilleure institutrice que son fils ait eue depuis qu'il a commencé l'école. Rose se demande un instant s'il ne s'agit pas d'un piège, mais non, l'homme a l'air sincère. Il ne se doute de rien. Personne ne se doute de rien, à part peut-être la directrice qui lui lance parfois des regards obliques en cliquant des yeux, comme des lasers pointillés à travers la cour.

Depuis cinq ans, Rose redouble d'efforts, mais malgré cela elle craint qu'une collègue ou un parent d'élève ne se rende compte. Ou bien qu'un enfant plus malin que les autres ne flaire le loup. Si

quelqu'un venait à découvrir son secret, les conséquences pour elle seraient dramatiques.

Un matin il y a cinq ans, Rose a senti en se levant que quelque chose en elle avait définitivement changé. C'était dans son cœur, son ventre et c'était peut-être même au fond de son âme : un sentiment inavouable mais solide, inexorable, sans ambiguïté possible. Rose comprit qu'elle haïssait les enfants. Depuis ce jour en effet, elle les hait, elle les hait de tout son cœur. D'ailleurs si elle a largué Pierre, il y a quatre ans, ce n'est pas parce qu'elle était comme elle l'a prétendu « encore amoureuse de Cyril » mais parce qu'il avait osé évoquer l'idée d'avoir des enfants. Son stérilet, c'est son trésor. Si elle pouvait, Rose buterait tous les enfants de la terre sans verser la moindre larme, paf, solution finale ; elle les hait ; elle hait leur morve atroce, leur voix horripilante, leurs corps maladroits, leurs mains roses et leur protoérotisme de limande.

Rose rêve de quitter l'école, car si elle reste là, c'est sûr, elle finira par en noyer un au fond des chiottes. Hélas, elle a eu beau s'escrimer, elle n'a pas trouvé de travail ailleurs ; or rien ne la terrifie plus que l'idée de ne pas avoir un salaire à la fin du mois. Plutôt tuer un gosse que de devoir appeler son père pour lui demander de quoi payer son loyer. Dans les entreprises où elle a postulé, personne ne comprenait pourquoi une femme n'aurait pas envie de rester maîtresse d'école. Et il lui était évidemment impossible de dire aux employeurs la vérité, car non seulement ils ne l'auraient pas engagée mais de surcroît ils l'auraient sans doute dénoncée. « Pourquoi est-ce que je vous embaucherais ? demandaient-ils invariablement. Pourquoi est-ce que je priverais de pauvres enfants d'une femme comme vous ? Hum, vous dites ? Le besoin de nouveauté ? Ah... Vous savez madame, c'est un truc de girouette, le besoin de nouveauté, et dans une entreprise on n'aime pas les girouettes. »

A vingt ans, Rose était magnifique, ou pas loin. En tout cas elle avait un cul magnifique. Et de l'ambition. Intelligente, délicieuse, sexy, entreprenante, insomniaque, cynique, artiste. Les garçons lui couraient après. Elle les choisissait plus âgés, matous, bagarreurs, riches. Elle a participé avec Cyril, son premier amour, à deux missions humanitaires, une au Cambodge, l'autre au Congo. C'était leur truc la bourlingue, le tabac à rouler et l'amour sous ecstasy dans des bivouacs surpeuplés et dégueulasses. Rose devait étouffer ses cris de plaisir dans un sac à viande. Cyril, quelques mois après le Congo, l'a persuadée de passer les concours de l'enseignement, pour pouvoir effectuer d'autres missions, puis il s'est barré avec une Hongroise qui l'a fait embaucher au siège de l'ONU, à Genève, avec un salaire intersidéral.

Au lieu de piloter un hélicoptère au Nicaragua, ou bien de faire l'amour à Lawrence d'Arabie dans une tente de Bédouin au milieu du plus grand désert du monde, Rose est bloquée à Beauvais depuis cette époque avec toute une classe d'enfants occidentaux débiles. Parce que oui, les enfants sont débiles, occidentaux ou pas d'ailleurs. Et contrairement à ce qu'on dit, ils n'ont pas d'imagination, la preuve : ils imaginent tous la même chose. Les fillettes sont des chipies obsédées. Les garçons sont des bourrins obsédés. Au final les uns et les autres ne sont que de petits adultes, la peur des flics en moins. Ils n'ont peur de rien parce qu'ils n'apprennent rien, ils ne se souviennent de rien. Ils ne sont bons qu'à frapper, baver, chialer, se bâfrer, les doigts dans la semoule, le nez dans le chocolat. Ils ont la merde au cul, et n'arrêtent pas de péter comme des vieillards. Ils sont d'un nombrilisme sans faille, et déistes par-dessus le marché, païens sacrificateurs, apprentis bouchers ! Leurs parents sont encore pires, parce que les parents de nos jours sont de grands enfants.

Rose a peur de se retrouver sans travail, à la rue ou en prison. Du coup, elle est gentille, patiente, attentive... Elle est parfaite.

— Comment faites-vous ? demande le père, admiratif.

— Je les hais en moi, murmure-t-elle en souriant.

Le père plisse les yeux.

— Je l'ai en moi, dit-elle un peu plus fort. C'est une vocation.

SAMEDISAINT

Samedisaint cherche des poux à son reflet, instruit par l'absence des dents. Sourcils effarés, les yeux fixés au front par des épingles à nourrice : vieux truc d'alcoolique. Protéines, médicaments... le médecin a prévenu que le sang n'était pas épais. Rien, chez lui, n'est stable, rien n'est propre.

Le ciel a foutu le camp sur une planète où, paraît-il, la neige entre les seins des montagnes est un phénomène inexplicable. Il y est resté, Samedisaint, sur terre, la gueule remplie de varicelle. Dans le miroir, ses oreilles font un nœud de chair autour d'une couille avec des dents. Il s'impressionne de banalité. Il observe son ventre mou comme une sculpture d'époque (quelle époque ?), son sexe qui a peur (l'organe de la peur), des mains fines, baroques, dérangées, la lèvre supérieure et les doigts, le cœur, le cerveau, toute son âme lépreuse, la fumée de cigarette transfigurée en sauce gélatineuse.

Il a environ quatre-vingt-sept ans. Il ne connaît plus grand monde. Son fils unique vit en Australie sans femme, sans enfant, personne ne sait ce qu'il est parti faire là-bas. Il n'a pas téléphoné depuis douze ans. Samedisaint habite dans une maison de retraite où le vin est gardé sous clef à la cuisine. Il faudrait avoir quelque chose à perdre pour être triste. Samedisaint attend la nuit, et peut-être qu'un autre jour se lèvera.

LE PEINTRE

Le peintre disposa un tabouret près d'une desserte. Il observa son modèle sans rien dire. Il lui toucha les cheveux. Elle ne disait rien non plus. Elle observait ses mains. Les couleurs dégoulinèrent le long des lignes embrouillées. Vert, bleu, jaune et noir. Noir surtout. Il lui demanda de se lever. Le modèle se leva, docile. Il prit le tabouret et chercha une autre place. Il touchait les murs, les plinthes, les portes. Il ouvrait les fenêtres, les fermait, caressait les objets. Finalement, il plaça le tabouret dans le salon, près d'une commode, sous un rayon de lumière collé au mur, après quoi, chose étrange, il déposa un livre dans la commode. Puis il demanda au modèle de s'asseoir sur le tabouret. Il arrangea les plis de sa robe.

Au chevalet, il commença par le fusain. Il cherchait sur le blanc de la toile — quelque chose, une fixité. Les contours se superposaient. Le jour tombait et alors ? Ce n'était pas le jour qu'il peignait.

Après le fusain, les couleurs. Le rose : l'amarante, le printemps, les ruisseaux, la musique. Le bleu : asphodèles, chemins, fruits exotiques. L'ocre : faons blottis, vignes, paille. Le blanc : arbres morts, terre gelée des campos. Et outremer, or gras, vermillon...

Il trempait ses doigts dans la peinture. « Hélas, pensait-il en regardant discrètement vers les cuisses du modèle, il existe un châtiment du fond des âges à cause duquel chaque tableau est un acte manqué. »

LA FUMEUSE

Sa vie était un chef d'œuvre avant La-Loi. Elle fumait de longues cigarettes aux filtres blancs dans des restaurants plaqués or et garnis de moulures rococos. On l'invitait au théâtre pour assister à des tragédies invraisemblables. Pendant l'entracte, elle fumait triomphalement. On se pressait chez elle à n'importe quelle heure de jour et de la nuit, pour un café ou une coupe de champagne scintillante qu'on sirotait autour des cendriers en verre de Murano. Au lit après l'amour, elle gonflait ses seins de fumée, comme deux planètes immenses et pourtant si légères, puis l'homme tirait sur sa cigarette avant de glisser une main puissante sous les draps. Le matin, elle se précipitait au bistro du coin de la rue, où elle fumait en lisant le journal et en caressant le chien du patron devant un double expresso mythologique.

Ses cigarettes avaient des pouvoirs. Dans la rue, elles transformaient les façades des immeubles et les halos des lampadaires en Van Gogh. Et au bord de la mer, elles brouillaient la limite entre le ciel et l'eau, et dessinaient au-dessus des vagues des hiéroglyphes mystérieux.

Hélas, il a fallu que La-Loi s'en mêle. La-Loi d'abord l'a empêchée de fumer au travail. La fumeuse est devenue moins productive. Il fallait qu'elle sorte près des poubelles, sous la pluie. Les hauts-gradés ont commencé à la regarder de travers. Sa carrière, inévitablement, a ralenti. Les clients étaient moins réceptifs. Elle avait du mal à se concentrer.

Dans les bandes-dessinées qu'elle avait l'habitude d'offrir à ses neveux, elle a remarqué que Lucky Luke au lieu de rouler sa clope en plein rodéo et de boire du whisky, s'était mis à grignoter une paille et à boire du Coca. Du Coca !

Puis La-Loi a lancé la deuxième phase de son plan : interdiction de fumer dans les bars, les restaurants, au théâtre, dans les boîtes de nuit, les trains et les bus. La fumeuse a voulu organiser un soulèvement, une révolution, elle a essayé de contacter les députés, les sénateurs, le premier ministre, qui étaient tous ses frères humains fumeurs et qui auraient dû, par conséquent, être de son côté. Mais ils lui répondirent qu'ils trouvaient La-Loi très bien. Leurs vêtements au moins ne sentaient plus la cigarette. Ils disaient que leur santé et celle des barmen, dont tout à coup ils faisaient grand cas, étaient protégées.

Le bistro au coin de la rue est devenu un bar à salade rempli de mômes et de professeurs de yoga. Le patron a fait piquer son chien, parce qu'il effrayait les fillettes. Petit à petit, la santé est devenue l'hygiène. Même dans les hangars près du fleuve où s'engouffre toute l'année un vent d'ouest à vous rendre malade, sous un plafond à trente mètres de hauteur, La-Loi était passée. Si quelqu'un vous apercevait à l'autre bout du hangar allumer une cigarette, il se précipitait vers le gardien pour vous dénoncer. Dans les bistros, c'était pareil. Les autres clients étaient pires que les barmen. Pire que des flics. Même les fumeurs. Surtout les fumeurs.

La fumeuse se sentait de plus en plus seule. Quand elle allait chez les gens, on lui demandait d'aller fumer dehors ou sur le balcon, ou bien, chez ses amis les plus libéraux, à la fenêtre, et elle devait faire attention de cracher la fumée dehors.

Les rares personnes à lui rendre encore visite chez elle lui demandaient sans gêne de se retenir de fumer. Un homme aux mains potelées, un jour, fut horrifié en la voyant sortir une cigarette après l'amour. « Tu ne vas tout de même pas fumer au lit ! » s'écria-t-il comme si La-Loi était passée par-là, sous les draps, avec ses gros seins de nourrice, son bide et sa moustache puritaine.

Quand on lui annonça que La-Loi voulait autoriser le cannabis, la fumeuse reprit quelque peu espoir, mais elle comprit assez vite que La-Loi ne reviendrait pas sur ses décisions concernant la cigarette. Elle commença alors à se demander si La-Loi n'en avait pas après elle en particulier. Elle voulut porter plainte pour harcèlement moral, mais lorsqu'elle expliqua à l'agent de police que c'était contre La-Loi, celui-ci crut à une plaisanterie.

La-Loi avait prévu une estocade finale imparable. La fumeuse au début n'en croyait pas ses yeux. Qu'est-ce que c'était que ces petits engins ridicules — des quoi vous dites ? des vapoquoi ? Un ami encore proche lui dit qu'elle se méprenait, ce n'était pas La-Loi, non, au contraire, c'était une manière de la contourner, et l'avenir de la fumée ; alors la fumeuse accepta d'essayer, méfiante, de s'adonner à ce petit geste vertical qui était censé remplacer ses grands gestes horizontaux d'autrefois. Mais tout de suite, elle comprit que la vapoteuse était bel et bien un agent double envoyé par La-Loi pour lui faire la peau. Elle avait honte. Elle n'arrivait pas à croire que son pays, le pays de la Résistance, le pays de la cochonnaille, le pays du vin et des fêtes géniales, le pays des poètes, elle n'arrivait pas à croire que ce pays-là, son pays, la France, ait accepté avec autant d'ardeur de collaborer.

La-Loi téléphona un soir à la fumeuse, et imita la voix de sa sœur pour lui expliquer que tout ce qu'elle avait fait, depuis le début, c'était pour son bien. Alors au lieu d'être ingrate, la fumeuse devrait

plutôt la remercier de lui avoir, osa-t-elle dire, « sauvé la vie ». La-Loi était une héroïne venue d'un autre monde dans le but de briser les chaînes des esclaves. Grâce à elle, on vivrait plus longtemps. Grâce à elle, les fringues sentiraient le bonbon. Grâce à elle, les « bons Français » n'auraient bientôt plus à payer pour intuber des salopards immoraux. Et qui sait, peut-être que le trou de la Sécu, enfin, serait bouché !

La fumeuse finit par perdre espoir. Sa vie n'avait plus aucun goût. Dès qu'elle sortait, La-Loi envoyait une armée de mamans avec des poussettes pour la harceler. Elle n'allait plus au théâtre, au restaurant, elle n'avait plus d'ami, et depuis qu'elle avait été licenciée elle restait chez elle pour regarder à la télévision des émissions soi-disant littéraires sur le plateau desquelles personne ne fumait. Finalement, elle décida de se suicider.

La défenestration ? Trop sale : la fumeuse imagina avec répugnance sa cervelle étalée sur le trottoir. Se couper les veines ? Trop long, trop moite. Idéalement, il aurait fallu qu'un médecin lui injecte de plus en plus de morphine, jusqu'à la dose létale. Elle décida d'en parler à son généraliste qui lui annonça ce qu'il appelait lui-même « la grande nouvelle » : désormais La-Loi assistait celui ou celle qui prenait la décision de se suicider, et, en plus, c'était remboursé.

LE FABRICANT DE BOUGIES

Chez lui l'air est gras, lourd. Les poumons tout de suite se couvrent d'une couche cotonneuse. Un parfum neuf de larve se mêle à celui très ancien des vieilles bibles et des jus épais dans lesquels le fabricant de bougie fait tremper de la menthe, des clous de girofle, du venin de serpent, des anus de poule et des feuilles de thé. On ne peut pas poser la main sur un mur ou un meuble sans avoir aussitôt l'impression de toucher la muqueuse d'un être vivant empoisonné par des parfums mortuaires, des onguents orientaux, gavé jusqu'aux moelles de sirops empestés. Les mèches de chanvre barbotent dans l'huile. Des morceaux flottent. C'est sombre. C'est dégoûtant. Par terre, des pétales louches tracent des hiéroglyphes. On dirait qu'ils saignent. Ils se collent aux chaussures comme de la peau. On ne serait pas étonné de rencontrer un prêtre satanique avec son masque en crâne de bouc, en train d'essuyer son coupe-papier ensanglanté en chantonnant des berceuses perses, genre "Mystères de Paris", le jour employé d'administration et la nuit grand boucher sacrificateur dans l'arrière-boutique du fabricant de bougies. Aux murs, ce dernier a épinglé des photos de vacances. Son intimité, banale, écœurante, est partout. Sa voix si elle en était capable vous lécherait l'oreille autour et au fond, longtemps, lentement, un supplice ; il suffit qu'il vous ait salué une seule fois pour qu'elle vous poursuive pendant des semaines. Les photophores dans son magasin sont vides, cependant les reflets d'un modèle d'exposition y dessinent des djinns, pris dans les imperfections du verre, des figures mexicaines maudites, des

génies du désert méchants et de petits anges terrifiés. Heureusement que ses clients ne le rencontrent jamais (ses produits sont vendus dans des boutiques de décoration) et ne se doutent pas, en allumant leurs grosses bougies parfumées, de l'enfer où elles ont été fabriquées.

L'IRLANDAIS

Lam descend comme d'habitude l'avenue de la Gloire. La lumière de juin pétille sous la chantilly des nuages. Le vieux Lam, la peau froissée mais le corps droit, en baguettes, descend. Casquette bleue d'Irlandais. Il n'a jamais mis les pieds en Irlande, mais a entretenu à ce sujet une obsession romantique : les lacs pris dans un dédale de mamelons verts et chatoyants, les rochers en forme de personnages. Il connaît par cœur cette avenue descendue à pied tous les matins depuis quarante ans. Et remontée le soir comme un sentier derrière une colline. Au Hell's Kitchen, bistro large et vide, il commande un café au lait et parcourt les pages du journal sans lire les phrases, juste les mots en désordre ; il décortique le puzzle. Là-bas, une femme. Ici, les arbres auxquels il ressemble de plus en plus.

Lam le luthier fou et gentil, l'anarchiste, père de deux enfants, marié deux fois, célibataire... Il a passé sa vie à fabriquer les violons les plus courus d'Europe, mais n'a pas pour autant cherché à « développer l'activité », même lorsque l'occasion s'est présentée — un homme, moustache, chapeau à la main, rat palmiste à la place du cœur : « on va faire un fric de folie, de folie ! ».

Lam le désintéressé, catholique, vieux magicien aimable et foireux, ses problèmes d'alcool, comme tout le monde, ses émotions sans objet... Lam la dépression, gueule cassée... « Va te faire foutre ! » a dit sa fille aînée, Oona. C'était il y a cinq ans au téléphone. Il y a un

million d'années. Lam, le stégosaure, l'œil vide, une feuille de papier de verre dans la bouche... Sur l'avenue, il essaye : « Je vous salue Marie... » trois fois, quatre maximum, il ne pousse jamais jusqu'au dizainier, et prie moins par conviction que par habitude, comme un chewing-gum. Puis chantonne :

When Johnny comes marching home.

The old church bell will peal with joy

Hurrah! Hurrah!

To welcome home our darling boy,

Hurrah! Hurrah!

LA FIANCÉE

Elle a des poils et des yeux, des yeux, des yeux partout, des yeux sales, des yeux poilus, des yeux sans pupilles et d'autres disparus dans un trou sans iris. La truffe, clouée aux gencives par un frein purulent, en surtension entre le palais et l'arête du front, remonte jusqu'au crâne ouvert en pétales sur un cerveau noirci, putréfié, à l'air libre, entouré par trois cornes malades et friables. Sur les flancs, le dos, sous le ventre, des boursouflures s'enchevêtrent, des pustules grosses comme des pommes de terre et des oignons sur la peau violacée. Des chenilles et des araignées ont fait leurs nids derrière les oreilles remplies de cheveux comme des doigts et d'un sirop marron. Sur l'encolure, des plumes mouillées, sans couleur, délogent un sang brun, abjectes banderilles. Des filaments surgissent des replis de la chair : bave moussue, excréments, pus. La mâchoire inférieure décrit une courbe proéminente étoilée de canines précises et de langues autonomes. Les sabots s'ouvrent en douloureuses tentacules. Le sexe et l'anus se rassemblent en un seul organe dont les hémorroïdes protubérantes frappent la sueur des flancs. Sur une cuisse, atrophiée, les poils ont cédé leur place à des ongles acérés, implantés sans ordre, venimeux. Sur une autre, des paupières violettes s'ouvrent et laissent apercevoir dans leurs clignements des tiques microscopiques et spéculatives. À l'endroit du genou, trois champignons se disputent un surplus de viande, un renflement de synovie. Et elle porte une robe de mariée !

LE DERNIER HUSSARD

Il est arrivé en retard, la mise en pli fracassée, le cheveu ahurissant. Il m'expliqua qu'il n'avait pas déjeuné depuis dix ans et dîné tous les jours au moins deux fois. Il sentait l'eau de Cologne et la tabagie de province, les fruits secs, le cuir, le vin radasse et la sueur des bêtes. C'était un homme d'autrefois, amical mais difficile, généreux, sec, énorme dans l'amour sans doute et de toute façon considérable dans la colère.

BABA

Baba n'en rate jamais une, même si c'est devenu difficile ces derniers temps. Elles sont plus rares, et camouflées, mélangées à la présence des ombres. Il faut les dénicher sous la nacelle des platanes, dans les nids de poule et entre les feuillures du béton, ou bien dans d'autres plissements renforcés et bizarres. Autrefois il y en avait partout, impossible de sortir sans en écraser une. Du pied gauche, on prétendait que ça portait bonheur. Elles s'incrustaient dans les motifs compliqués des semelles en caoutchouc. Elles sédimentaient près des bouches d'égout. Les lapins, les pigeons et les rats aux yeux rouges les picoriaient. Dans les lieux publics, elles exhalaient une odeur acide qui les jours de grande chaleur faisait remonter le déjeuner des âmes sensibles. Puis il y a eu de nouvelles lois, des infrastructures et des policiers municipaux armés de triques en points-virgules ; alors les gens se sont mis à ramasser les crottes de leurs chiens et à les jeter dans une poubelle fluorescente disposée à cet effet. Un peu partout, on pouvait voir des hommes, taillés pour gagner des médailles olympiques, se promener avec à bout de bras un monticule de merde ou un ballotin de pépites nauséabondes ; et des femmes tenir à deux mains au-dessus de leur poitrine cinématographique un paquet tiède et gros comme un petit chat mort.

Baba parvient encore à en trouver quelques-unes, mais c'est sportif, une partie de chasse, au point que parfois elle pense à

acheter un chien, un danois, ce serait plus simple. Elle voudrait qu'il s'appelle Jupiter. Ou Gethsémani, elle n'a pas encore tranché.

Lorsqu'elle aperçoit un chien en train de déféquer au pied de son maître, lequel s'accroupit pour nettoyer, malgré un sentiment d'humiliation auquel quelque chose en lui d'immémorial a refusé de s'habituer, Baba intervient. « Je m'en occupe », dit-elle au maître oscillant alors entre le soulagement et l'idée que ses ancêtres ont peut-être envoyé ce hotdog à visage humain pour se foutre de sa gueule. Elle n'a pas de gants, ni de sac plastique, mais malgré cela elle semble décidée. Un jour, il a fallu prétendre qu'elle appartenait à un genre de syndicat. Même si la crotte est éparpillée, liquide, expulsée en spray, et même s'il s'agit d'un étron fantastique, et fantastiquement puant, Baba la ramasse. Elle la soulève avec ses mains sans gants et, dans un geste de cueilleur de champignons, la fourre au fond de son sac en simili cuir.

Baba n'est pas une vieille dame, n'allez pas croire. Au moment où j'écris ces lignes, elle n'a pas encore fêté ses vingt-neuf ans. Elle n'est pas vraiment sale, même si elle sent mauvais. Elle a des cheveux châtain attachés au sommet de son crâne ovoïde avec un chouchou et un crayon, et des yeux noir corbeau, métalliques, vibronnant au-dessus de son museau en essaim de coccinelles et de ses pommettes à la vanille. On pourrait presque la trouver jolie, surtout le matin quand elle caresse du bout des doigts la harpe déglinguée du soleil.

Chez elle, Baba fait sécher les crottes de chien sur un barbecue japonais. Quand la récolte a été particulièrement fructueuse, elle a recours aux radiateurs, au four, aux plaques de cuisson et au toaster. Un parfum de vase épicée et de diarrhée remplit les pièces et glisse, gluant, sous les portes, autour des fenêtres, en égouttements ignobles. Un jour, Baba y est carrément allée au

sèche-cheveux. Les crottes sont ensuite stockées sur les étagères, le long des murs de son studio de dix-huit mètres carrés, dans les faux plafonds en liège, sous les planches du parquet flottant et dans les armoires, derrière ses vêtements blancs et roses (les couleurs préférées de Baba). Elle en a également disposées sur la coursive, au bord des fenêtres et dans des seaux à grains qu'elle a suspendus à des émerillons au plafond de sa chambre.

En trois ans, Baba a collecté environ sept mètres cube de crotte. Elle en a de toutes les couleurs et de tous les formats. Elle a un faible pour les moustaches rebiquées et les soucoupes laiteuses. Elle aime aussi les quenouilles à taches de léopard. Mais par-dessus toutes, sa préférence va à celles qui, sous l'effet de forces surnaturelles, et probablement d'un souvenir caché dans la matière, ont escaladé en séchant un tuteur invisible et se sont ouvertes comme des jonquilles.

Dans le quartier, tout le monde connaît Baba et sa lubie. Quand ils la voient, les passants font semblant de détourner le regard mais, en réalité, ils l'observent du coin de l'œil. Certains propriétaires de chiens en promenade la cherchent, espérant être privés grâce à elle de l'humiliation du ramassage. Les commerçants en discutent, et les parents d'élèves, les retraités, les employés de l'agence bancaire, les éboueurs. Une fois épuisés les sujets météorologiques et sportifs, inévitablement c'est le tour de Baba, la jeune sorcière en rose et blanc, au point que le fleuriste de la rue des Potiers a dit un soir à la caissière de la droguerie que les gens du coin n'auraient peut-être plus rien à se dire si Baba venait à s'en aller, et qu'il ne faudrait pas s'étonner dans ce cas-là de voir s'installer un climat de guerre civile.

Quand on évoque Baba, il n'est pas rare que le ton monte entre, d'une part, les riverains jugeant sa présence utile, parce que force

est de constater qu'on ne voit plus la moindre crotte de chien, et, d'autre part, ceux qui préféreraient la voir partir, parce qu'ils la trouvent trop dégoûtante. À deux reprises, des plaintes ont d'ailleurs été déposées à la gendarmerie ; mais étant entendu qu'il n'est pas encore interdit en France, pays de la liberté, de ramasser des crottes de chien et de les faire sécher sur un radiateur pour les entreposer dans un faux plafond, celles-ci ont fort heureusement été classées sans suite.

Les habitants du quartier s'accordent en revanche pour dire que Baba a un plan. Certains croient que c'est pour faire du compost qu'elle ramasse les crottes de chien, d'autres qu'il s'agit d'un projet artistique. Il faut dire que c'est à la mode, ces derniers temps, les performances scatologiques. Un artiste américain a vendu son prépuce pour quatorze millions d'euros. Il y a des expositions, des rétrospectives, des thèses financées et bientôt la création d'une chaire à Paris-3. D'après les spécialistes, les codes bourgeois du mâle blanc occidental seront de plus en plus bousculés par le pipi et le caca, et certaines autorités en haut lieu craignent même que pareilles subversions esthétiques ne soient la première étape de transmutations révolutionnaires. « Les crottes de chien seront bientôt plus efficaces que les tracts et les bombes », a écrit un éditorialiste célèbre dont il se trouve justement que le loft est situé à quelques dizaines de mètres du studio de Baba.

Pourtant Baba n'est ni une artiste, ni une militante, et à vrai dire n'a aucun projet pour ses crottes séchées. Elle n'est ni folle ni bête. Elle a compris depuis longtemps qu'une crotte de chien n'est rien de plus qu'une crotte de chien. Les artistes qui prétendent le contraire sont des malades mentaux, et les éditorialistes qui ont la certitude d'y lire un message politique sont des crétins.

LE POÈTE

— Que fais-tu comme métier ? — Je prends des barres à mine et je me les enfonce dans les yeux, je casse des émeraudes avec mes dents. Je me roule, je me désespère dans la beauté. Je demande au Temps des trucs invraisemblables. Je pleure pour des gens que je ne connais pas. Je donne des coups de pied dans des drapeaux, mes pieds s’emmêlent, c’est con, je dégringole dans la farine de Galilée. Je tabasse des tyrans à peau d’écailles, une sacrée bagarre. Je picole pendant des heures, des vins hallucinatoires, la gueule dans le seau, carrément. Je creuse la terre près des villes, au cas où on aurait manqué quelque chose. Je ressens en moi vibrer l’océan Pacifique, les paquets d’eau salée, les requins grands comme des granges. Je me souviens de tout. J’oublie, puis je m’en souviens encore. J’entasse des sirènes sur mon dos, je leur fais traverser la forêt. Elles sont lourdes mais elles ont une odeur géniale de cuir et de miel brûlé. — Mais à quoi ça sert tout ça ? — À rien, dieu soit loué. — Mais on te paye ? tu es payé ? — Je suis Midas. Tout ce que je touche devient ma paye. — Mais du coup, c’est quoi, ton métier ? — Poète, collecteur de beauté.